

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin monumental et pittoresque

Francfort à Constance

Stroobant, François

Bruxelles, 1860

Heidelberg

[urn:nbn:de:bsz:31-54380](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-54380)

HEIDELBERG.

Quand la vapeur, cette irréconciliable ennemie de toute poésie, vous a, dans son essor rapide, emporté à travers les gracieux paysages de l'Odenwald, dont l'aspect riant fait un singulier contraste avec la terrible évocation du dieu de la Germanie; quand on a vu fuir devant soi comme des fantômes les ruines féodales de Starkenburg et de la Windeck; qu'on a laissé bien loin les coteaux opulents de la Hesse et franchi à tire-d'aile les ondes fauves du Neckar, on aperçoit à l'horizon un palais superbe fièrement campé sur la montagne.

Le voyageur qui n'a jamais parcouru ces bords croit approcher de quelque résidence princière. Parfois un drapeau flotte sur l'une des tours de ce manoir seigneurial. Il est plus élevé, plus vaste, plus imposant que le Stolzenfels; il domine toute une ville et semble placé là pour protéger la vallée du Neckar. — Quel est donc le souverain — duc, comte ou margrave qui est venu planter là sa royale demeure, et rivaliser de faste et d'orgueil avec les vieux châtelains du Rhin?

C'est de très-près seulement que l'on reconnaît une ruine dans ce gigantesque édifice. On voit alors seulement que ces tours sont vides; que le resplendissant vitrage de ces croisées, c'est l'azur céleste; que dans ces vastes appartements n'habitent que des souvenirs, et que l'oiseau vient seul se poser sur la rampe élégante des balcons, pour becqueter la mousse et les fleurs sauvages, là où s'accoudaient jadis chevaliers et dames, pour voir le soleil se coucher derrière les mamelons gris de la chaîne des Vosges. Et encore, vu du pied de la montagne, le château n'a pas ce caractère de tristesse et de majesté sombre que respirent habituellement les ruines. La façade de grès rouge du palais de Frédéric IV étale gaiement au-dessus de la terrasse ses trois étages et ses frontons sculptés. — Les bastions qui, à gauche, enferment les pelouses, font l'effet des communs de quelque moderne castel. Les tours seules ont un aspect dévasté, mais on les dirait les victimes d'un accident plutôt que du siècle. Aussi faut-il monter dans le vieil édifice, en parcourir les sombres couloirs, s'oublier sous ses voûtes et s'asseoir au pied de ces murailles auxquelles la nature a donné le lierre pour indestructible ciment, — pour bien comprendre la poésie de cette immense relique de granit.

Nous y conduirons le lecteur dans quelques instants. Nous sommes encore sur la rive droite du Neckar, au seuil du pont qui mène à la ville. Le dos tourné au Heiligenberg, ce « mons plus » sur lequel s'élevèrent tour à tour un temple païen, une abbaye et une forteresse, nous voyons la rivière couler doucement vers le Rhin sous les arches d'un pont de pierre dont Goethe a chanté l'admirable situation; sur l'autre rive, la ville coquette et mignonne, formant la base d'un large cône, dont le château des palatins occupe le centre et que termine la toiture aplatie d'un chalet perché tout au haut du Koenigstuhl. Jadis, sur ce sommet, s'élevait un vieux donjon, bâti lui-même sur les ruines d'un fort romain.

On a peine à se figurer ce que cette étroite vallée de Neckar renferme de traditions, de souvenirs, de bizarres aventures, de gloire européenne et d'héroïques souffrances.

Heidelberg contient dans ses murs la plus célèbre université de l'Allemagne, la plus ancienne après les écoles de Vienne et de Prague, foyer de sciences et de lumières dont on parle encore aujourd'hui avec ce respect qu'inspiraient autrefois Louvain, Dôle, Genève ou la Sorbonne.

C'est dans Heidelberg, dans les souterrains du château, que l'imagination des poètes a placé le siège de ce tribunal vehmique dont les arrêts, depuis Walter Scott, ont servi de prétexte à plus d'un roman moderne.

Heidelberg a vu sur son territoire des Césars romains, des rois barbares, des monarques du Saint Empire. Il a vu un pape, prisonnier dans ses murs, et presque à ses portes Luther, exilé. Les plus puissants monarques en ont entrepris le siège, depuis Louis de Bavière jusqu'à Louis XIV. Troué par les bombes et dévoré par la foudre, son château subsiste encore, mutilé, mais debout, fier et hautain comme ces vieux invalides qui s'enorgueillissent de leurs blessures et se croiraient volontiers immortels tant ils ont traversé de périls sans y rien perdre de leur héroïque gaité.

Le pont du Neckar lui-même, quoiqu'il ne date que de la fin du dernier siècle, a été le théâtre de plus d'un événement historique. En 1799, les Français y ont livré bataille aux Autrichiens avant de pénétrer dans la ville. Il y a tout au plus dix ans, au milieu de la révolution allemande, on faillit le faire sauter pour empêcher l'entrée des Prussiens. Au point de vue de l'art, le pont n'offre rien de remarquable, malgré les deux statues monumentales qui le décorent, et son principal mérite est de ne pas déparer le paysage. Nous en dirons autant de la porte qui le termine. Ce Karlsthor se compose d'une arche en plein cintre, surmonté d'un fronton et flanqué de deux tourelles d'un assez pauvre style. Mais quand on arrive vers le milieu du pont, la perspective de la rue, fermée au bout par une des portes latérales de la principale église de Heidelberg, offre un coup d'œil assez original. On dirait un décor de théâtre; la rue est étroite, fermée de toutes parts. A la voir à travers la porte, on croirait qu'elle est couverte d'un toit.

Montant droit devant nous, puis laissant l'église à gauche, nous arrivons en face d'une maison, véritable merveille d'architecture, fantaisie de pierre détachée de quelque palais et tranchant sur la banale physionomie des constructions voisines comme ferait un camée antique sur le corsage d'une paysanne endimanchée. C'est ce qu'on appelle la Maison du Chevalier, véritable bijou de la renaissance, taillé dans le grès rouge par quelque ciseleur inconnu. Singulière destinée que celle de la plupart des grands architectes. Chacun admire leurs œuvres et personne ne sait leur nom; et quand par hasard on le découvre, c'est celui de quelque maçon qui n'avait pas la prétention de se croire artiste. Aujourd'hui, quand on sait dessiner le joint d'une pierre ou placer d'aplomb quatre briques, on se croit l'émule de Perrault ou de Jean Goujon. L'architecture, pour être un art, a, plus que tout métier, besoin de génie pour le féconder. Chaque siècle enfante au moins un chef-d'œuvre, livre, statue ou tableau. Que de siècles a-t-il fallu pour inventer le cintre et l'ogive! Que de siècles encore avant qu'on les remplace par quelque nouveauté digne de ce nom!

La maison du chevalier Saint-Georges date de 1595; construite dans le style le plus orné de la renaissance, elle présente un singulier mélange de pieux souvenirs et de fantaisie païenne; la mythologie coudoie la Bible dans les inscriptions comme dans les ornements. La gloire de Vénus s'y étale à côté des louanges de Jéhova. Quand on songe que cette maison a échappé seule aux trois incendies de la cité: en 1635, pendant la guerre de trente ans; en 1689, pendant la guerre du Palatinat; en 1693, pendant l'invasion française, et que peut être sur la limite du seizième et du dix-septième siècle, Heidelberg était bâti de la sorte, qu'il s'y étalait des rues et des places composées de telles demeures que ce magnifique assemblage n'était que la préface de ce poème de granit qu'on appelle le château, on se sent l'âme envahie d'une indicible haine pour ces fatales ambitions qui tant de fois ensanglantèrent l'Europe et qui ne respectèrent ni les droits de l'humanité, ni les chefs-d'œuvre de l'art, ni la religion des souvenirs. Sur le chemin que nous avons parcouru depuis Francfort que de traces nous avons rencontrées de ces dévastations barbares dues à des hommes que l'histoire a traités de grands, parce qu'ils ont détruit de grandes choses! Dans la vallée de l'Odenwald, on montrait avec respect le château d'Auerbach, construit, disait-on, par Charlemagne. Le maréchal Turenne le détruisit en 1672. Plus loin, près de la fameuse église d'Heppenheim, s'élevait l'antique donjon de Starkenburg; les Français le prirent d'assaut deux ans plus tard; il n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Dans la vallée de Gornheim, tout près du Neckar, une simple pierre rappelle la résistance héroïque d'une poignée de paysans contre l'armée d'invasisseurs qui fondit sur ces paisibles campagnes, il y a soixante ans. Heidelberg fut mis à sac deux fois en moins d'un lustre. A Spire, dans la crypte de la cathédrale, reposaient neuf empereurs germaniques, depuis Conrad

jusqu'à Albert d'Autriche. Les soldats de Louis XIV les arrachèrent de leurs cercueils, les dépouillèrent de leurs insignes, jouèrent aux dés, sur la pierre du sépulcre, les sceptres et les couronnes; c'était en 1693. Cent ans plus tard, en 1793, dit un écrivain français, Saint-Denis eut le sort de Spire; la tombe de Louis XIV aussi fut violée, celle-ci par la populace en furie. Représailles de la destinée! dit M. Hugo. Représailles bien stériles à coup sûr et dont ne souffrit guère l'orgueil du grand roi. Nous allons voir ses armées saccageant le château d'Othon. Jadis un autre Othon avait profané dans la basilique d'Aix-la-Chapelle le tombeau de Charlemagne. Était-ce encore une représaille et le crime d'une génération peut-il servir ainsi à expliquer les malheurs des générations qui suivent?

Qu'on nous pardonne ces réflexions. Elles surgissent infailliblement à l'esprit du touriste après qu'il a visité les ruines de cet immense château de Heidelberg dont l'enceinte ne contenait pas moins de huit palais, construits en quatre siècles.

Rien n'égale la surprise qu'on éprouve en constatant la grandeur de ce dédale où tout se confond, chapelles et salles d'armes, prisons et cuisines, oubliettes et oratoires, dans un même écroulement. J'ai dit tout à l'heure que de loin et d'en bas ce manoir n'a point l'aspect d'une ruine. En effet, tout ce qu'on peut appeler l'art dans cet édifice apparaît au dehors. Au dedans, tout est décombres, dévastation, poussière. A l'extérieur encore, le soleil donne à la pierre des tons charmants, il dore les reliefs du granit; il donne de la grâce à des détails vulgaires; puis la splendide végétation des ruines, le lierre si vieux qu'il porte des fruits, la mousse qui croît dans les lézardes, les fleurs qui grimpent partout et décrivent des arabesques et des festons à caprices infinis; tout cela décore, illumine, inonde de poésie les coins les plus insignifiants des tours et des façades. A l'intérieur, au contraire, on ne voit que des aspects sombres, tristes, monotones, incolores. Là, c'est la ruine dans sa vérité vraie; des tas de pierres, des monceaux de grès, des escaliers sans marches que remplacent de prosaïques échelles, d'ignobles portes de bois qui tournent sur de vieux gonds qu'elles déshonorent, des stores en toile vernie, faisant l'office des vitraux disparus, puis par-ci par-là des débris historiques placés sur les socles couverts d'une affreuse housse de calicot rouge. Cet intérieur est une déception presque autant qu'une surprise. Quand on sort de ce poudreux labyrinthe, on voudrait n'y être pas entré.

Nous montons au château par un escalier taillé dans la montagne, c'est le chemin des piétons; un chemin qu'il faut prendre surtout le matin, avant l'heure des badauds et des importuns. On côtoie des murailles tapissées de verdure, on passe à travers de longues galeries voûtées dont une tête de lion d'une admirable vigueur couronne l'entrée. De temps en temps, par de larges embrasures, on aperçoit le Neckar et les cimes lointaines des Vosges. Enfin, après quelques minutes d'une ascension sans fatigue,

laissant à gauche la terrasse du château, on se trouve devant une porte tapissée de lierre. C'est la grande entrée; on en franchit le seuil, on traverse un long vestibule et l'on arrive dans la cour principale. Quel magnifique assemblage de ruines et de splendeur!

Ici le bâtiment de Frédéric IV, celui par lequel nous sommes entrés; superbe palais de trois étages, construit dans ce style abondant, pompeux et orné que nous avons rencontré déjà dans la maison du chevalier Saint-Georges; façade chargée de statues, de bustes, de médaillons, de bas et de hauts-reliefs, véritable bijouterie de pierre que les puristes accusent volontiers d'être trop riche.

A droite, non moins splendide mais plus harmonieuse de lignes, se présente la façade admirable du palais d'Othon-Henri, longtemps attribuée à Michel-Ange, chef-d'œuvre peut-être incomparable de la renaissance italienne.

A gauche, moins intéressants comme art, mais plus remarquables peut-être au point de vue historique, s'élèvent les antiques bâtiments de Rupert et de Rodolphe.

Derrière le spectateur enfin, la grosse tour carrée construite par Louis V protège la porte et le pont-levis par lequel aujourd'hui les voitures pénètrent dans le château.

Aux constructions que nous venons d'énumérer, il faut ajouter le bâtiment de Louis, qui touche à celui d'Othon, le palais d'Élisabeth, puis enfin les diverses tours dont nous aurons à reparler tout à l'heure.

Comme nous l'avons dit, le château primitif de Heidelberg s'élevait tout au sommet de la montagne, et, vers le milieu du douzième siècle, servit de résidence au premier comte palatin, Conrad de Hohenstaufen, fondateur de la ville de Heidelberg. Cent ans plus tard, le comte Rodolphe, surnommé le Pfälzer, construisit plus bas, à trois cents pieds au-dessus du Neckar, un nouveau burg, le plus ancien de ceux dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Ce qu'on en voit n'est pas de nature à provoquer des pensées riantes : des souterrains qui servirent de prison au pape Jean XXIII, peu après le concile de Constance; des salles qui furent jadis le fond d'un puits, et les débris croulants d'un escalier tournant qui menait à quelque pieux oratoire. De là le regard devait embrasser toute la vallée de Neckar. Que de larmes y a fait verser l'attente, que de joyeuses paroles y ont retenti au retour! Aujourd'hui ce sanctuaire de la douleur ou du plaisir n'est plus que poussière. Le comte de Mélac, général des armées de Louis XIV, a fait du manoir de Rodolphe un monceau de ruines.

Le palatin Rupert, qui vécut au milieu du quatorzième siècle et fonda l'université de Heidelberg, a construit une des ailes de l'édifice dont les débris s'écroulent à notre gauche. Son fils et successeur Rupert II y ajouta plus tard un palais dont il ne reste que les quatre murs et une cheminée fendue. C'est pourtant dans l'une des salles de cet édifice que l'électeur Frédéric le Victorieux réunit à sa table les barons faits prisonniers à la bataille de Seckenheim. Il leur offrit les mets les plus exquis, mais

leur refusa du pain. Comme l'un d'eux en faisait la remarque, il se leva, le conduisit à l'une des fenêtres, et, lui montrant les campagnes ravagées par le fer et les flammes, lui dit :

« Le guerrier qui détruit sans pitié les moissons et la chaumière du paisible villageois ne mérite pas de pain! »

C'étaient des cœurs de bronze que les soldats de ce temps; implacables quand il fallait punir, aussi bien qu'impassibles devant la mort.

En même temps qu'il agrandissait le château de ses pères, Frédéric le Belliqueux le fortifiait contre l'ennemi. Il construisit une tour de quatre-vingt-deux pieds de diamètre, dont les murs avaient vingt pieds d'épaisseur. Les Français en minèrent la base et voulurent la faire sauter. La tour, au lieu de voler en éclats, se partagea en deux, comme ce géant sarrasin que Godefroid de Bouillon, d'un coup de sabre, fendit jusqu'à la ceinture. Une de ses moitiés s'étendit pesamment sur le sol.

Vis-à-vis du palais de Rupert, l'électeur Louis V, qu'on surnomma le Pacifique, érigea un vaste édifice dont il ne reste guère qu'un immense foyer où l'on rôtissait des bœufs entiers pour la table des Palatins. Devant l'une des portes de l'édifice se montre une sorte de galerie qui abrite un puits. On prétend que les colonnes qui supportent ce pavillon proviennent du château d'Ingelheim, construit, comme on sait, par Charlemagne, avec des marbres apportés de Rome et de Ravenne.

Nous l'avons dit déjà, on attribue à Michel-Ange le dessin de l'admirable façade du palais d'Othon-Henri, placée à notre droite. Bien digne de cet immortel artiste, elle est pourtant l'œuvre d'un architecte de Heidelberg, nommé Booher. Conçu dans le style italien du seizième siècle, ce palais, taillé et fouillé comme un chef-d'œuvre de Benvenuto, offre le plus harmonieux mélange de médaillons et d'arabesques, de figures bibliques et profanes, d'écussons enguirlandés d'arabesques et de statues enroulées de lierre et de plantes grimpanes. Dans les chambranles des fenêtres des étages supérieurs, dépourvues de vitres, s'enchâsse le ciel toujours changeant, passant du gris au bleu et du bleu le plus tendre au rose le plus vif, selon les caprices du soleil; sur la corniche, qui jadis servait d'appui à la toiture, se dressent des statues qui ont la teinte du marbre rouge, et dont l'attitude emprunte à cette fière élévation une indicible majesté. Une végétation splendide, trop riche peut-être, car elle cache une foule de détails de l'architecture, encadre le pied de l'édifice. Au-dessus de l'entrée principale, on voit les armoiries des princes-électeurs soutenues par des lions admirablement sculptés, et cette inscription :

« Othon-Henri, par la grâce de Dieu, comte palatin, grand échanson et électeur du Saint-Empire romain, duc de la Haute et Basse Bavière, etc., etc. »

Des deux côtés, dans les entre-colonnements, sont les statues de Samson, de Josué,

d'Hercule, de David, symbolisant la valeur, la prudence, le génie des électeurs palatins. L'allégorie, à cette époque, était de mode. Marie de Médicis se faisait peindre par Rubens en Vénus sortant des ondes, en attendant que Louis XIV se comparât lui-même au soleil.

Plus somptueux encore que le palais d'Othon-Henri est le bâtiment érigé, dans les premières années du dix-septième siècle, par l'électeur Frédéric IV. C'est la façade qui domine la ville et que le temps a le moins endommagée. Il ne faudrait qu'un architecte intelligent pour rendre habitable aujourd'hui cette demeure historique, et faire à son heureux possesseur la plus splendide résidence de l'Allemagne.

Le palais de Frédéric a deux façades, l'une sur la cour et l'autre sur la terrasse. La première est incontestablement la plus belle. Quatre statues monumentales, singulièrement mutilées par la guerre, placées à chacun des quatre étages, représentent les princes de la maison de Wittelsbach. Ce sont Charlemagne, le fondateur de l'empire germanique; Othon le Grand, duc de Bavière; Louis I^{er}, comte palatin; Rodolphe, Louis IV, Rupert, dont nous avons décrit les constructions; Othon, roi de Hongrie; Christophe, roi de Danemark; Frédéric le Sage; Othon-Henri le Magnanime; Frédéric III le Pieux; Louis VI; Jean-Casimir, et enfin Frédéric IV, à qui l'on doit le palais dont nous parlons et dont les deux fragments sont reproduits dans cet ouvrage.

Le rez-de-chaussée de ce palais est une chapelle, comme l'annonce un extrait d'un psaume, inscrit sur l'une des entrées, en hébreu et en latin :

« Ceci est la porte du Seigneur, par où entreront les justes. »

Le conservateur du château, M. Richard Janillon, a retrouvé dans les archives de la ville les comptes de la construction du palais de Frédéric. Il en résulte que l'architecte était un Suisse, natif de Coire, canton des Grisons, et nommé Sébastien Götz. Avec l'un de ses compagnons, il acheva en moins d'un an la sculpture de la façade, qui leur fut payée à raison de cinquante florins par statue, trente par fronton et trois par ornement placé au-dessus des fenêtres près de la toiture.

Ces prix, minimes en apparence, étaient considérables pour une époque où l'on ne payait pas cent florins d'appointements aux plus illustres professeurs de l'université de Heidelberg. Götz avait du reste le droit de puiser à discrétion dans la cave du château, et le marbre de ses statues lui était fourni par l'électeur.

La chapelle de Frédéric IV n'offre plus rien de remarquable. Jadis le maître-autel était décoré d'un tableau dû au pinceau d'un peintre anversoïis, qui maintenant figure dans la galerie du grand-duc de Bade à Mannheim. Le musée de cette ville a reçu également la plupart des antiquités romaines trouvées dans les environs de Heidelberg.

Nous approchons de la fin de notre description architecturale. — Elle se terminera par quelques lignes sur le château de Frédéric V, fils des précédents. Celui-ci avait épousé la petite-fille de Marie Stuart, Élisabeth, qui portait le même nom que la cruelle rivale de son aïeule. Ce bâtiment, baptisé du nom d'Anglais, borne les ruines du côté de la chaîne des Vosges, et eut pour architecte un Français, Salomon de Caus, celui-là même que l'on dit être l'inventeur des machines à vapeur. — Le prince qui fit construire ce palais eut une sombre destinée. Il mourut à Mayence après avoir accepté la couronne de Bohême, qui lui coûta la vie. Ses descendants occupent aujourd'hui le trône d'Angleterre. Son fils se conduisit noblement pendant la guerre du Palatinat. — Afin d'épargner à son peuple les horreurs d'une invasion, il fit offrir au maréchal Turenne de vider avec lui, en combat singulier, la querelle provoquée par Louis XIV, comme jadis Philippe le Bon avait proposé au duc de Gloucester de vider en champ clos son différend à propos de la succession de Hollande : Turenne refusa ce duel héroïque, mais l'estime du général français pour son ennemi valut au Palatinat une lutte moins cruelle.

Pourtant, singulière conclusion de cette offre pacifique, le palais d'Élisabeth, dont il ne reste que des débris informes, est peut-être le plus dévasté des édifices compris dans l'enceinte du vieux château. Construit au dix-septième siècle, il présente un aspect aussi désolé que les vieux donjons de Rupert et de Rodolphe. Peut-être, à ces époques récentes, les constructions étaient déjà moins solides que celles des maçons des premiers temps du moyen âge, dont les œuvres ont défié les ravages du temps. Il faut le croire, car la Grosse-Tour, bâtie par Louis V et dont il ne reste que des décombres, avait des murs de vingt pieds d'épaisseur; elle mesurait une hauteur de deux cent trente-cinq pieds, un diamètre de quatre-vingt-dix, et comptait parmi les plus élevées de l'Europe. La Tour Octogone, qui remonte aux temps les plus reculés, n'est guère plus mutilée aujourd'hui, quoique la foudre ait prêté main-forte à la mitraille pour en détruire les formidables parois.

Ici se termine notre description. Nous ne dirons rien des remparts, des casernes, des batteries fortifiées, qui n'offrent d'intérêt que pour les hommes spéciaux. — Il nous faut pourtant mentionner ici que la vue d'ensemble du château qui figure dans cet ouvrage a été prise par l'artiste, du fond de la voûte de l'un des plus formidables bastions de cette antique citadelle.

Quant aux jardins du « schloss, » ils jouissent d'une réputation européenne. Aussi, que diraient les poètes s'ils savaient que le chemin de fer de Heilbronn va passer bientôt à mi-côte de la montagne et peut-être au plein milieu des ruines?

Dieu sait même si, dans quelques années, on ne verra pas se réaliser cette parole d'un touriste, autrefois une exagération : « Le château de Heidelberg n'est plus que l'enveloppe d'un tonneau! »

